

camions qui prennent le risque de rouler. Ça vaut toujours le coup d'essayer.

J'ai bien vu à sa moue qu'il n'y croyait vraiment pas.

– M'étonnerait. On connaît presque aucun chauffeur là-bas, et va falloir ramer pour trouver une place dans un camion, surtout qu'on sera loin d'être les seuls.

– De toute façon, on n'a pas le choix, j'ai dit. Soit t'en trouves un qui voudra bien vous emmener, soit t'attends ici jusqu'à ce que les choses s'améliorent.

Là, mon pote s'est ressaisi :

– O.K., t'as raison. Allons tenter le coup là-bas, il a fait, pas très enthousiaste.

Il a pris la main de Suzanne et on s'est mis en route. Sur la Grand-Rue, fallait contourner les gravats. Et comme on avait la trouille qu'un des bâtiments se casse la gueule sur nous, on a marché au milieu de la chaussée. Maintenant, y avait du peuple. Beaucoup de gens encore à la recherche de parents ou d'amis, d'autres qui regardaient partout la ville démolie, et certains qui en profitaient déjà pour se servir dans les décombres.

Quand j'ai vu toutes ces barres de fer qui dépassaient du béton, je me suis dit : « Ça va en faire de la ferraille à récupérer ! » Hier soir j'avais déjà vu pas mal de dégâts, mais là c'est toute la Grand-Rue qui était par terre. On aurait dit que c'était la guerre. Comment toute cette destruction avait pu se faire juste en quelques secondes ?!

On a marché en faisant gaffe d'éviter tout ce qui était tombé. Un groupe de mecs se lavaient dans une mare autour d'un gros tuyau qui giclait en rafale. En arrivant devant ce qui aurait dû être l'immeuble Téléco, y avait plus qu'une montagne de gravats.

– T'as vu, a fait Ti-Blanc, pas étonnant que les téléphones ne marchent plus !

En nous rapprochant, on pouvait encore voir des petits nuages de poussière s'échapper des décombres. Des hommes déplaçaient des blocs à mains nues. Y en a un qui nous a appelés

– Hé, les jeunes, venez nous donner un coup de main, y a des gens ici en dessous.

– On ferait mieux d'y aller, j'ai dit à Ti-Blanc.

Mais lui ne pensait qu'à une chose.

– On peut pas, là. Faut qu'on se grouille de trouver un transport pour Suzanne et pour moi. Si y a un moyen de foutre le camp d'ici aujourd'hui, c'est maintenant qu'on doit le trouver, avant que tout le monde rapplique, sinon...

– On peut quand même pas refuser de les aider Ti-Blanc ! On leur donne un coup de main juste un moment, et puis on ira chercher un camion pour Suzanne.

– Merde, *man* ! Puisque je te dis qu'on peut pas, que c'est maintenant qu'il faut trouver quelque chose, sinon ce sera foutu !

– Ben moi, je vais les aider, j'ai dit. On peut pas refuser.

Suzanne m'a encouragé :

– Vas-y Mickenson. Je vous attends ici, sur la route.

Et se tournant vers Ti-Blanc, elle lui a dit aussi :

– Tu peux pas le laisser y aller tout seul.

J'ai marché vers les hommes. Ti-blanc m'a suivi, traînant des pieds :

– O.K., je veux bien donner un coup de main, mais juste quelques minutes.

On a retiré nos tee-shirts et on les a mis de côté avant d'escalader les dalles brisées d'où pointaient des barres de fer.

– C'est sûr qu'y a quelqu'un là-dessous, a dit un gars. On l'entend qui tape. On va faire une chaîne pour dégager les blocs vers la rue.

J'ai remarqué qu'il avait les mains tailladées de partout, à force de tirer sur les blocs. J'étais content d'avoir des baskets, sinon mes pieds auraient fini comme ses mains.

– Depuis combien de temps vous essayez de les sortir de là ? j'ai demandé.

– Aucune idée, a fait le type. On continue à entendre un bruit, comme si quelqu'un frappait sur un tuyau.

Je ne sais pas combien de temps on a travaillé à porter des débris, mais plus on en dégageait, plus il semblait y en avoir. À un moment, un bloc était trop lourd pour un seul homme, alors on s'y est mis à plusieurs pour le soulever. C'est là qu'on a vu une main dépasser, avec les doigts qui bougeaient. Notre première réaction a été de crier de surprise, et de reculer de trouille. Puis tout le monde s'est remis à tirer frénétiquement les décombres à la main. Heureusement pour la personne piégée, des gros blocs avaient laissé un vide l'empêchant d'être écrasée.

Tout doucement, on a réussi à dégager avec précaution un espace assez grand pour s'y faufiler. Deux bras ont fini par se montrer. Moi et un des hommes, on a tiré dessus en faisant super gaffe. Même couverte de poussière, dès que les cheveux sont apparus, on s'est rendu compte que c'était une femme. Sans savoir pourquoi, j'ai serré moins fort pour être encore plus doux avec elle. Je sentais qu'elle mettait toutes les forces qui lui restaient pour se tirer de là. Et petit à petit, elle est sortie, grise et rouge – la poussière et le sang lui couvrant les bras et les jambes – mais vivante.

Autour, tout le monde a crié de joie, certains ont applaudi. Deux gars ont transporté la rescapée jusqu'à la rue à l'écart du danger. Un autre a couru jusqu'au tuyau pour lui apporter quelque chose à boire. Suzanne a pris un mouchoir dans son sac et a commencé doucement à essuyer le visage de la femme.

– Elle est entre de bonnes mains maintenant, a dit Ti-Blanc.

On était tous les deux en train de reprendre notre souffle, quand un gars est revenu vers nous en disant que la femme venait de lui dire qu'il y avait d'autres gens coincés là-dessous et qu'il fallait continuer de creuser. Ti-Blanc s'est tourné vers moi :

– On peut pas se barrer maintenant ? On en a déjà sauvé une, Mickenson, ça m'étonnerait qu'il y en ait une autre !

– Mais elle a dit qu'il y en avait d'autres. On peut encore rester un petit peu. Si on trouve personne, je leur dirai qu'on doit y aller. O.K. ?

On a regardé vers la rue. Suzanne était tranquillement en train de s'occuper de la femme, avec d'autres.

– Bon, d'accord, mais pas longtemps hein !

On est retournés vers l'endroit où on avait réussi à sortir la femme. Je m'étais déjà pas mal esquiné les mains, mais trouver une personne vivante m'avait donné l'espoir d'en trouver d'autres, même si je me demandais comment quelqu'un pouvait encore être en vie en dessous de tout ça.

Ça me faisait marrer de voir Ti-Blanc râler comme si c'était la première fois de sa vie qu'il avait les mains sales. Des fois, je sais pas pourquoi, il peut vraiment être chiant. J'ai pas relevé.

Certains des gars ont commencé à creuser un peu plus loin, mais moi et Ti-Blanc, sans trop savoir pourquoi, on est restés à l'endroit d'où on avait sorti la femme. En déplaçant un gros bloc, j'ai vu des doigts en sang.

– Y a quelqu'un là. J'appelle les autres.

Ils ont tout de suite escaladé les décombres pour venir nous donner un coup de main. On a creusé encore plus vite. Peu à peu, la main est devenue un bras à l'épaule sanglante, mais ça ne bougeait pas.

– Je crois que c'est un cadavre, a dit Ti-Blanc. Je veux pas voir ça.

– Continue à creuser, j'ai dit.

Lentement, on a découvert le corps. Y avait plus d'urgence : il était déjà froid. Ses vêtements étaient sacrément déchirés et recouverts de poussière. C'était quelqu'un en pantalon, et en chemise d'uniforme. Un jeune donc. Bizarrement, sa main droite serrait un téléphone.

J'ai regardé Ti-Blanc. On a finalement enlevé le dernier bloc de béton. Là, j'ai vu ses yeux. J'ai secoué la tête, je n'ai rien pu expliquer.

– Laisse-moi faire, j'ai dit.

Aidé par les autres mecs, j'ai pu dégager le corps entièrement. On l'a posé sur une dalle de béton à proximité. Quelqu'un a pris

un peu d'eau pour nettoyer le visage. Même avant qu'il ait été nettoyé, j'étais sûr d'avoir déjà vu cette tête-là quelque part. Quand la poussière est partie, j'ai tout de suite reconnu qui c'était.

Merde, qu'est-ce que Bèbè était venu faire par ici ? Et surtout qu'est-ce qu'on allait faire de son corps maintenant qu'on l'avait découvert ? On pouvait pas le laisser ici, parmi les décombres.

– C'est Bèbè, j'ai dit.

– Qui ça, Bèbè ?

– Un gars de Nan Koton qui vivait chez sa tante depuis un moment, à La Manne. Son père, il est *hougan* là-haut.

– Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? Foutons le camp, t'avais dit que...

– Merde, Ti-Blanc ! On peut pas le laisser comme ça quand même !

– On ? Qui ça, « on » ? Faut que j'y aille moi. Maintenant ! J'ai promis à Suzanne.

Sur la rue, derrière nous, Suzanne était toujours en train de veiller sur la rescapée.

– Tu vas quand même pas me laisser ici m'occuper tout seul de Bèbè ?!

J'ai pensé en moi-même : il m'emmerde avec sa Suzanne. Y a plus qu'elle qui compte maintenant. Après toutes ces années, sous prétexte qu'il peut pas attendre, il me laisse tomber.

Cette nuit, avant d'aller dormir au centre, j'ai croisé Marylove près de l'hôpital, j'ai bien vu que ça lui faisait quelque chose de me voir sain et sauf, tout comme moi de la voir elle, évidemment. N'empêche, j'en ai pas fait tout un plat. À Ti-Blanc, j'ai dit :

– Aide-moi au moins à sortir Bèbè d'ici et à l'étendre sur la route.

Il l'a fait. À contrecœur, mais il a fait. À deux, on a pris Bèbè et on l'a transporté sur la chaussée, à l'écart des décombres. J'ai grogné un merci, même si je n'avais aucune raison de le faire. Suzanne est venue nous aider.